

Le premier cirque

Andrea Moorhead

Numéro 78, automne 1998

S'écrire jeune

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/13688ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Moorhead, A. (1998). Le premier cirque. *Moebius*, (78), 150–151.

ANDREA MOORHEAD

Le premier cirque

S'écrire jeune — fouiller dans les pages d'un livre encore lié à un passé ombilical, dense, rouge et ondulant —, respirer l'air grisant des premiers jours de vacances quand le corps s'apprête à vivre les rêves de tout un printemps odorant et frêle — imaginer encore le premier cirque, l'odeur des cigares de l'oncle, de la paille mouillée, du fard et de la barbe à papa —, goûter encore la volupté d'être dans la foule, de participer à la vie frustrée, de respirer toutes les étincelles du jour, toutes les splendeurs illicites des spectacles, des conversations de toile et de corde, l'odeur des chevaux et des éléphants — ô la longue promenade dans les rues du centre-ville, l'explosion de couleurs près du port, l'éternité d'un instant —, oui, c'est cet instant presque imperceptible, l'énergie animale entre nous, tant de fleurs à l'autel du corps, d'innombrables pétales dans tes cheveux, oui, c'est le cirque par un après-midi de juin dans une grande ville industrielle connue pour sa laideur, oui, s'écrire jeune, respirer, partager ce goût de paille et de sueur, secouer le petit kaléidoscope pour que les prismes prennent un aspect différent, l'aspect de la neige en fleurs, l'aspect du corps rose et étincelant qui vole à la vibration des milliers de voix rauques, un nain saute aux étoiles, un muet chante à la gloire des anges, oui, partager cet instant de sueur et de vêtements chauds, de visages grimés peints aux mille couleurs de l'arc-en-ciel, oui, s'écrire jeune, se lier encore au corps palpitant, aux veines bleues et pourpres, aux veines vertes et rouges, blanches et dorées, se lier à la voix qui vient de l'intérieur — celle qui ne connaît pas le jour de la mort, celle qui se fait naître, qui vibre d'impatience, qui ne partage pas, qui revendique et le jour et la nuit, secrets denses de la nuit, visage en flammes, joues toutes blanches de ce mystère qu'on ne partage pas — la vie en

direct sans bornes, sans intermédiaire —, d'où vient cette connaissance, d'où vient cette fluidité, ce cri rauque et cruel, ce tremblement au bord du précipice, l'océan à cinq ans est d'un vert inimaginable, d'où viennent ces cristaux sur ma peau, d'où vient cette flamme autour de moi, d'où vient cette crise de larmes, cette blessure le long de l'échine, d'où viennent les seins de la nuit, le corps dur de l'arbre, d'où vient la peau délicate des rêves, la naissance de deux corps, la connaissance des bras, des jambes, des ventres, d'où vient cette promenade maladroite? L'océan est bleu aujourd'hui et les rêves ne meurent que doucement.